

un film de
JEAN RENOIR

d'après le roman d'Octave Mirbeau



**Paulette
GODDARD**

Judith Burgess Hurd Francis
ANDERSON MEREDITH HATFIELD LEDERER

«Le Journal est une tragédie burlesque, aux confins de l'atrocité et de la farce. (...) Il n'y a pas dans toute l'oeuvre de Renoir de film qui représente davantage la liberté d'invention et de style.» André Bazin

SYNOPSIS

En Normandie, à la fin du XIX^{ème} siècle. Célestine, une jeune et jolie femme de chambre, débarque de Paris pour se mettre au service des Lanlaire, une famille bourgeoise et conservatrice qui ne tarde pas à l'humilier. Madame Lanlaire, qui ne vit que pour son fils Georges, un être malade et dépressif, pousse la jeune femme dans les bras de celui-ci. Mais cette liaison est fragile, d'autant plus que Célestine est convoitée par deux autres messieurs, Joseph, le valet, et le capitaine Mauger. Joseph finit par entraîner la soubrette dans ses sinistres projets.



LE JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE

The Diary of a chambermaid

Le recul permet d'année en année de mieux mesurer la qualité et l'importance de l'avant-dernier film américain de Jean Renoir. Longtemps seul *L'Homme du Sud* bénéficia d'un préjugé favorable à cause de son «réalisme». *Le Southerner* est admirable, mais *Le Journal*, je pense, est encore plus beau et plus pur. Renoir y satisfait sans retenue et dans une éblouissante unité de style l'un des projets fondamentaux de son inspiration : la synthèse du comique et du drame. Mais *La Règle du jeu* n'était encore qu'un «drame gai» : *Le Journal* est une tragédie burlesque, aux confins de l'atrocité et de la farce.

C'est aussi sans doute avec *Le Journal* que Renoir se dégage totalement cette fois du «réalisme» de son oeuvre française. Il est remarquable que tout le film ait été tourné en studio dans cette étrange lumière de cauchemar si loin de celle de la Sologne ou même de la Georgie de *Swamp Water*. Tout ici, jusqu'à l'extraordinaire vérité des détails vestimentaires, est intégré à une sorte de fantasme cruel aussi transposé qu'un monde théâtral. Aussi bien est-ce peut-être ici que prendra source la hantise du théâtre qui marquera de plus en plus l'évolution de Renoir. Le répertoire dramatique n'avait guère fourni jusqu'ici au réalisateur de *Boudu* qu'un prétexte de scénario. Mais c'est peut-être pour la première fois que nous discernons dans l'oeuvre de Renoir, non plus le théâtre, mais la théâtralité à l'état pur.

ANDRÉ BAZIN

Jean Renoir Editions Champ Libre 1971

Un film de JEAN RENOIR

États-Unis - 1H28 - 1946

Noir et blanc

Copies neuves restaurées par
UCLA et THE FILM FOUNDATION

SORTIE LE 16 FÉVRIER 2011

PRESSE

Nadine Mela / Jean-Fabrice Janaudy

Tel : 01 56 69 29 30 / acaciasfilms@wanadoo.fr



Un film dont j'ai envie de dire qu'il a un culot «monstre». Pas le meilleur de Jean Renoir mais sans doute le plus original et personnel de sa période hollywoodienne. Et d'une audace ahurissante eu égard à la pusillanimité des codes des «studios».

C'est en effet une galerie assez réjouissante et proliférante de



monstres qui se donne à voir ici. Perversions en tout genre. Métastases du comportement. «Naturalité» propre à glacer d'effroi. Plus ricanant que *Cordelier*, *Le Journal d'une femme de chambre* se présente comme une sorte de film d'épouvante rigolard, glaçant, réjouissant et réjou.

Les personnages rejoignent ces créatures mixtes (entre l'humain et le zoologique) dont l'auteur a toujours saupoudré son oeuvre, révélant un goût sympathique pour la régression et l'animalité (Michel Simon dans *Boudu*, Jean-Louis Barrault dans *Cordelier*). Ici Renoir s'amuse, tambour-major d'une sarabande effrontée qui évoque plutôt le sabbat que la retraite aux flambeaux.

Exemples. Un militaire en retraite ne se déplace qu'en sautant d'un pied sur l'autre comme un chimpanzé (ou comme Opale dans *Cordelier*). Dévore en grimaçant les roses (comme Boudu). Ne peut voir trotter un jupon sans tourner autour en levant haut le genou (comme le satyre en canotier Brunius dans *La Partie de campagne*). Sa servante-maîtresse appelle le vieillard lubrique «Bébé». lui-même lui donne du «Maman». Charles, le patron débile de Célestine, arbore la barbe hirsute du clochard Boudu. Sa terrifiante épouse le brime tel le malheureux Michel Simon de *La Chienne*.

Tout ce petit «sous-monde» grouille, gambade, fraye, jusqu'à ce que la violence survienne. Foudroyante. A faire peur. On se met soudain à jouer du poinçon, à manier le rasoir, à faire claquer le fouet. Saignée sans fioriture d'une oie au fond d'un cellier. Meurtre froid (avec le même poinçon effilé que pour l'oie) par une nuit de 14 juillet. Cadavres achevés, transportés, enterrés au fond des potagers sur une musique flonflon (comme dans *La Bête humaine* où je me souviens de Gabin étranglant Simone Simon sur l'air du *Petit Cœur de Ninon*).

Ce trouble Renoir-là, proche des lubricités fiévreuses de son contemporain Bataille, tératologique, s'ébroue dans la vase comme un canard sauvage, opère chair à vif sur fond d'orage et de catastrophe. On est en 1946. La barbarie vient de ravager le monde. Ensuite, accalmie, sérénité, le bleu du ciel reflété par le fleuve.

CLAUDE MILLER

Article paru dans les **Cahiers du Cinéma** en juillet/août 1994

FICHE TECHNIQUE

Réalisation
JEAN RENOIR
Scénario
JEAN RENOIR
BURGESS MEREDITH
d'après la pièce de
ANDRÉ HEUSE
ANDRÉ DE LORDE
THIERRY NORÈS
tirée du roman de
OCTAVE MIRBEAU
Photographie
LUCIEN ANDRIOT
Musique
MICHEL MICHELET
Décors
EUGÈNE LOURIE
Costumes
BARBARA KARINSKA
Montage
JAMES SMITH
Production
CAMDEN PRODUCTION INC.

INTERPRÉTATION

Célestine
PAULETTE GODDARD
George
HURD HATFIELD
Mme Lanlaire
JUDITH ANDERSON
Joseph
FRANCIS LEDERER
Le capitaine Mauger
BURGESS MEREDITH
M. Lanlaire
REGINALD OWEN



Mais j'en reviens au *Journal d'une femme de chambre*, pour lequel je ne cache pas ma secrète prédilection et que je considère (n'en déplaise à son auteur ; mais faut-il le prendre au mot ?) comme l'un des films les plus personnels de Renoir (car Flaherty eût fait, à la rigueur, *L'Homme du sud* et Stroheim *Nana*). J'y vois d'abord une somme de mille motifs antérieurs et l'amateur de cruauté, assez raffiné toutefois pour ne se point satisfaire d'une violence tout extérieure, y trouvera son compte plus que partout ailleurs. Il est vrai qu'on n'y voit point de viol, ni de lapin agonisant, mais le couteau que Francis Lederer brandit vers la gorge de l'oie brille d'un trop terrible éclat pour qu'un esprit normalement constitué se prenne à regretter que ladite gorge se soit trouvée en dessous du champ de sa vision. Bien plus, aussi parfaits que fussent *Nana*, *La Chienne*, *Madame Bovary* ou *La Règle du jeu*, ils ne nous éclairaient, du pouvoir du cinéma, rien que nous ne fussions déjà en droit d'attendre — traitant des rapports extérieurs des êtres : la comédie humaine et ses grimaces.

Le Journal d'une femme de chambre est peut-être le seul film à ma connaissance (je ne vois à vrai dire que *Le Dernier des hommes* à mettre en parallèle) qui nous découvre si limpidement, sans le secours d'aucun commentaire ou autre artifice, cette sorte de sentiments qu'on aime enfouir au plus profond de soi-même — non seulement l'humiliation refoulée, mais le dégoût même ou la lassitude que l'on a de soi —, que l'audace d'un tel sujet ne peut apparaître qu'après réflexion. Renoir, on le sait, exprima son regret que ce film n'ait pu être tourné en France ; félicitons-nous, au contraire, que des difficultés de reconstitution lui aient fait négliger la recherche d'un pittoresque dont il nous avait fourni assez d'exemples, lui donnant en revanche tout loisir de poursuivre sa tentative d'exploration intérieure et de reporter sur le visage glabre et énigmatique du valet l'intérêt que des seconds rôles plus fidèlement campés eussent détourné à leur profit. Je m'arrête ici, craignant qu'un excès de subtilité ne fasse paraître spécieuse une démonstration que j'aurais voulue plus directement convaincante, et invite ceux de mes lecteurs qui ont eu la chance de voir *Le Journal* à se rappeler ce qu'ils ont ressenti lors des moments « forts » de l'oeuvre (en admettant qu'il y en eût de « faibles ») : par exemple la giflle de la maîtresse de maison, la bagarre avec le fils dans la serre ou cet admirable plan de la foule reculant devant le fouet déployé. Qu'ils me citent un exemple de violence moins gratuitement traitée et plus sobrement fascinante ; l'une des raisons pour lesquelles je place, dans l'oeuvre de Renoir, ce film encore plus haut que *L'Homme du sud*, est que les scènes de querelles qui jalonnent ce dernier, aussi âpres soient-elles, font trop figure d'exercices d'école en face de ce sauvage corps-à-corps qui met aux prises le robuste valet et le maître phtisique, nous livrant en un éclair un monde de secrets que nous n'avions pu encore qu'entrevoir. Sans doute, et en ce moment-là surtout, ne nous est-il jamais que donné à voir, et nul plus que Renoir ne répugne au style « allusif » cher à nos paresseux cinéastes : mais ce qui fait le prix d'un film comme celui-ci est que la transparence du geste y soit issue d'une première opacité, postulant ce mystère de la vie intérieure que trois siècles d'investigation romanesque nous laissent encore si malhabiles à percer.

ERIC ROHMER

Le Goût de la beauté

Article *Renoir Américain* signé Maurice Scherer paru dans les *Cahiers du Cinéma* en janvier 1952

Plus d'informations sur Octave Mirbeau et Jean Renoir dans le *Dictionnaire Mirbeau* (éditions l'Age d'Homme - Société Mirbeau) et dans le N°18 des *Cahiers Mirbeau* à paraître en mars 2011. www.mirbeau.asso.fr.

Retrouvez *Le Journal d'une femme de chambre* sur www.acaciasfilms.com et www.tamasadiffusion.com